

## « Oh les beaux jours »

Lynda Burgoyne

---

Number 58, 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27355ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Burgoyne, L. (1991). Review of [« Oh les beaux jours »]. *Jeu*, (58), 139–142.

nostalgie et de mélancolie pour le bon vieux temps. Winnie évoque son premier bal, son premier baiser, sa «vieille prière» et les «pauvres vieux restes de raison» de Willie. Chaque fois qu'elle parlait du «vieux style», la Winnie de Sylvie Drapeau m'est apparue fausse. J'avais d'abord imputé cela au fait que la comédienne ne comprenait pas suffisamment les allusions qui précédaient immédiatement chaque exclamation. Car chaque fois que Winnie dit : «le vieux style!», elle fait très précisément référence à une expression surannée qu'elle vient d'utiliser peut-être inconsciemment (comme «si tu venais à mourir»), ou à un mot ou une phrase d'un niveau littéraire (du genre : «il ne se passe pas de jour sans que») ou précieux («je les laisse traîner là, ça et là...») ou encore, appartenant à un domaine spécialisé, comme la posologie qu'elle déchiffre sur sa bouteille de sirop : «six cuillerées à bouche... rases... chaque jour». Comme si Winnie voulait à la fois s'excuser de l'emploi de formules un peu savantes, vieillottes ou recherchées, et montrer son grand amour pour celles-ci.

Mais après réflexion, je suis plutôt d'avis que la compréhension par la comédienne de ces nuances n'est pas seule en cause. Car chaque fois que Madeleine Renaud ou Françoise Faucher évoquaient le «vieux style», je voyais défiler toute la vie de Winnie dans leurs yeux brillants. Je voyais un hommage aux vieilles choses, à la vieille éducation rigoriste, peut-être même à la «Belle Époque», à l'enfance bienheureuse et insouciant d'avant la guerre, d'avant les bouleversements qui ont enfoncé Winnie dans son mamelon de terre. Le potentiel d'évocation de l'expression était immense. Quand Sylvie Drapeau parlait du vieux style, j'avais le sentiment qu'elle faisait référence à une réalité dont elle avait entendu parler, peut-être par ses parents ou par ses lectures, mais qu'elle n'avait certes pas vécue dans sa chair. Le résultat était plus cérébral que senti.

Et que dire de la valse «Heure exquise» de *la Veuve joyeuse*, que Winnie fait jouer sur sa boîte à musique, puis qu'elle chante doucement à la toute fin de la pièce? Le souffle légèrement éraillé d'une comédienne ayant l'âge du person-

nage peut donner ici des frissons. Entendre une berceuse parlant de griserie, de caresse, d'ineffable étreinte et de désirs fous dans la bouche d'une femme proche de l'anéantissement est déjà troublant en soi. Mais si, par surcroît, cette femme arrive à nous convaincre de l'épaisseur et de la plénitude de l'émotion qui l'étreint à cet instant, laquelle émotion ne peut être fondée que sur l'expérience vécue et sur tout le temps où elle a porté en elle cette expérience, alors là, le spectateur accède à l'intimité de Winnie, à son abîme secret et à son indéradicable espoir. De cela, on ne sort pas indemne. L'expression de la durée intérieure, au théâtre, ne fait pas partie des techniques de composition du personnage. Winnie me touche parce qu'elle dure.

Aurons-nous la chance de revoir Sylvie Drapeau dans vingt ans, émergeant du terrier de Winnie?

#### **michel vaïs**

##### **«c'est fini»**

Quoi de plus subjectif que la beauté. En ce domaine, stéréotypes et préjugés ne se comptent plus. Eh quoi, c'est à trente ans que les femmes sont belles! Or, on en conviendra, entre ce préjugé et l'autre qui renvoie la femme à ses casseroles, il n'y pas un millimètre! Partant de là, la metteuse en scène, Brigitte Haentjens, en choisissant Sylvie Drapeau comme interprète de Winnie, risquait fort de soulever les foudres des puristes (machistes?).

Une femme ne peut-elle être sur le déclin de sa vie quel que soit son âge? Le déclin d'une vie ne doit-il se lire que sur un visage ridé? Beckett n'a pas écrit une pièce sur la vieillesse mais sur la désespérance. Bien sûr, le temps est une obsession chez Beckett, le temps passé, mais aussi présent, et, comme le destin, l'attente et le vide, le temps confirme la vacuité de l'existence.

Enfoncée dans un mamelon de terre jusqu'à la taille (plus tard jusqu'au cou), Winnie attend la fin irrémédiable et meuble ses derniers instants par un flot de paroles qui traduisent une pro-

fonde douleur. Autour d'elle, une boîte à musique, une brosse, un miroir, un bâton de rouge, ces menus objets qu'elle sort et rentre dans son sac, inlassablement, en les interrogeant comme si sa propre existence en dépendait. Dans l'état d'isolement qui est le sien, un simple grognement de Willie suffit à la combler : «Oh il va me parler aujourd'hui, oh le beau jour encore que ça va être!»

Les jours s'écourent, inexorablement. Dans cette évocation nostalgique du passé, Winnie, qu'elle soit jeune ou vieille, n'en est pas moins vraie, belle et troublante. Car à partir de quel âge a-t-on droit à un passé? Et à partir de quel âge a-t-on des souvenirs et le droit de les évoquer? La solitude n'a pas d'âge, le désarroi non plus. À l'approche de la mort, une peur indicible envahit Winnie. Si Willie mourait, s'il l'abandonnait? «[...] qu'est-ce que je ferais alors...» Sa seule présence la rassure, même lorsqu'il ne répond

pas. Ce besoin absolu de la présence d'autrui n'appartient pas qu'à la vieillesse.

**miroir, miroir,  
dis-moi qui est la plus belle?**

On dira tout de même que Sylvie Drapeau est trop belle pour incarner une Winnie crédible. Dès lors, la question qui me vient est la suivante: Madeleine Renaud est-elle moins belle? Et Françoise Faucher? Et Denise Pelletier? Pas le même genre de beauté, me répondra-t-on. Bien sûr! Mais, rétorquerai-je, ne serait-on pas en train de confondre beauté et sensualité? Cette pièce contient une force incroyable, un potentiel de tendresse que la sensualité d'une comédienne comme Sylvie Drapeau alimente d'une manière touchante. Sylvie Drapeau est belle et jeune. Soit! D'une beauté sensuelle qui ne la rend pas inapte à jouer Beckett pour autant. À mon sens, le spectacle n'en est que plus troublant, plus vrai encore et peut-être finalement plus actuel en ces

Françoise Faucher : «[...] une autre Winnie, une deuxième Winnie».  
Photo : André Le Coz.



temps où guerre et SIDA ravagent la jeunesse.

Il n'est donc pas incongru de présenter la beauté pour parler de la déchéance. Non seulement cela ajoute au sens dérisoire que Beckett a voulu introduire, mais cela confronte le spectateur au paradoxe de la souffrance dans la beauté. Le beau et le laid se côtoient (s'affrontent) ici comme dans la vie. Et comme dans la vie, le spectateur est libre d'y croire ou alors... de fermer les yeux. J'avoue qu'il est souvent troublant, voire insupportable d'accepter que la beauté ou la jeunesse doivent contenir la douleur. Comme d'ailleurs, tout ce qui n'est pas dans l'ordre des choses; par exemple, la mort d'un tout petit nous semble plus atroce que celle d'un vieillard. Question irrationnelle, s'il en est. C'est précisément l'irrationalité de leur mémoire qui a forcé certains spectateurs à se souvenir avec nostalgie de l'interprétation de Madeleine Renaud, — cette comédienne plus âgée qui s'est emparée du rôle de Winnie — la superposant sans cesse à celle de Sylvie Drapeau.

*Oh les beaux jours* est un texte difficile à interpréter à cause de sa construction qui ne suit pas l'ordre logique du discours. Winnie pense tout haut, et ce sont ses propres associations qui tiennent lieu de dialogue. Il faut non seulement une sensibilité exceptionnelle, mais aussi un sens de la mesure et de la précision d'une extrême rareté, pour mener cette interprétation à bien. La comédienne a une solitude à vivre sur scène, une humanité, une angoisse à exprimer par la voix, l'intonation.

La mise en scène de Brigitte Haentjens répond avec acuité au sens de l'œuvre de Beckett et ne peut que la grandir. Elle la rend cruelle, étrange et déroutante. On comprend que l'humanité se dégrade jusqu'à annihiler le mouvement. C'est une étoile en chute libre que cette Winnie, plantée au cœur d'un désert, d'une mer morte. Coupée à la taille, enlisée dans ce mamelon de terre, il n'y a que la tête, les bras et le tronc pour prendre en charge l'énergie et l'émotion qui passent habituellement par le corps. Il s'agit d'un travail exigeant pour une comédienne. Sylvie Drapeau démontre une parfaite maîtrise de la technique. Jamais on ne sent le procédé

dans le jeu de la comédienne. Plus elle s'enfoncé et plus le défi est amplifié. Dans la dernière partie, il n'y a plus que la tête, fixe. Les émotions doivent emprunter un autre chemin. Le moindre souffle est mesuré, le moindre rictus est savamment étudié. Le mouvement des sourcils, le clignement de la paupière aussi bien que le regard saisissent le spectateur. Tantôt une moue exprime la contrariété, tantôt un cri déchirant manifeste la colère provoquée par l'impuissance. Et, l'espace de quelques secondes, le spectateur sent cette rage gronder en lui, rempli qu'il est de ses propres impuissances, de ses propres angoisses, de sa propre vacuité. «Il faut que ça bouge, quelque chose dans le monde...» Winnie s'emporte, le regard de la comédienne s'enflamme, les lèvres se crispent dans un dernier effort pour clamer son désespoir puis, «moi c'est fini».

Winnie n'est pas la seule à souffrir et elle le sait. Willie est-il coincé dans son trou, est-ce son cri qu'elle n'entend pas? André Thérien compose une figure scénique remarquable. Il surgit tout à coup, délabré, torse nu, un mouchoir sur la tête pour le protéger d'un soleil odieux, et l'on sent toute la déchéance du monde dans cette voix de rogomme. Tapi derrière la dune de Winnie, il tient devant lui un journal dont il tire, à quelques reprises, des morceaux de textes : «Cochon mâle châtré», «Avantages sociaux». Willie tourne constamment le dos au public, contrainte et force, puisque ce sont les sons gutturaux émis par le comédien qui témoignent le plus de sa présence. Au dernier instant, sublime plaisir pour Winnie, on le voit apparaître en tenue de soirée. À quatre pattes, il tente en vain d'escalader la butte pour la rejoindre. À moins que ça ne soit le revolver, posé près de la tête de celle-ci.

La petite salle de l'Espace Go se prête merveilleusement à ce spectacle. La proximité de l'espace scénique et des spectateurs rend plus étrange et plus fascinante la présence de ce météorite s'enfonçant peu à peu dans son cratère jusqu'à l'immobilité. La scénographie de Stéphane Roy attise le plaisir visuel. Des dunes de sable et de roches sous un soleil écrasant marquent le lieu d'insolite. Seuls ces fauteuils de théâtre qui bordent latéralement la scène m'ont laissée perplexe. L'horizon, point de fuite de ce décor, est



modulé par des éclairages qui, d'un bleu rosé très tendre tournent au rouge orangé, ciel et terre se confondant à mesure que le jour descend, lentement, en même temps que le personnage s'enlise, jusqu'à la dernière chanson de Winnie, fin de la journée, *Heure exquise*.

On ne peut pas lire, encore moins jouer Beckett, sans se poser de graves questions sur soi-même. Le spectateur a pu sentir que ce sont précisément ces interrogations profondes qui ont fondé le jeu et dicté la mise en scène de cette production. Cela a tout à voir avec une vision aussi dérisoire qu'intemporelle de l'activité humaine.

**lynda burgoyne**

«Le déclin d'une vie ne doit-il se lire que sur un visage ridé?» Photo : Les Paparazzi.